

Les Corrosifs N°13

Revue Littéraire



Chroniques

Kafka tefka

Episode 13 :

« J'ai toujours considéré l'argent comme dogme, je ne savais pas en gagner, et je ne savais pas en dépenser. Je ne comprenais même pas la mécanique à sous »

« L'argent ne fait pas le bonheur des pauvres » proverbe.

« Les pauvres vont au paradis » encore proverbe, ça doit être le même ! J'ai toujours été heureux quand j'avais des sous, mais la plupart du temps, j'étais pauvre et inéluctablement malheureux. Pour le paradis ; je suis tellement pauvre qu'il ne me reste rien d'autre à haïr que Dieu. La pauvreté fabrique du temps, et le temps enseigne la haine. Je suis pauvre et j'irai en enfer.

Cependant, il y'a le fascisme du football que je hais plus que tout. Avant chaque match, le président explosif se montre à la télé pour son discours qui se résume certainement de la sorte : « Je compte entretenir la tuberculose nationale, lui assurer un avenir. En faire une société de lésions. »

Entre la tronche de Woody Allen à la télé et Ali Ideflawen qui demande qu'on lui cède le passage dans mon lecteur audio, j'entends qu'on peine à essayer d'ouvrir ma porte.

Je me ramasse, et je vais ouvrir.

Yasmine ! Loin derrière ses nourricières. La porte, le soleil, les phéromones... Elle est là avec son obsession, sa nécessité malade d'être vue. Elle ne vient pas pour la baise, ni pour un reportage, elle vient juste pour user mes yeux.

Désormais, je suis le nounours de quelqu'un...

Elle avec sa peine et son amertume, qu'elle considère comme des contemplations philosophiques. Et moi avec une demi-cervelle et une urgente envie de dormir.

Elle est d'un type de beauté fait pour moi, à ma mesure. Epargnée par l'éclat de joliesse qui attire les parasites prétendants. J'ai la femme laide, et je la trouve belle, je n'ai aucun souci à me faire. Elle aura à jamais peur de perdre le privilège d'être belle. Le beau chez moi ça ne tient pas à grand-chose, et elle le sait.

Des lèvres épaisses, l'inférieure toujours en avant, des lèvres-canapé pour tout dire. Deux yeux de femme, un menton viril, un petit nez pointu et des joues pendantes. Le tout est ajusté de telle sorte à faire de son faciès un regard menaçant, le visage d'une espèce de reptile obèse. Elle est le deuxième enfant de sa mère et son père.

Le deuxième enfant est toujours un coup raté.

Comme Big-deal, elle se met à fouiner dans mes affaires. N'osant pas attraper le « Saint Coran », elle le fait glisser avec le bout de son pouce, et tire d'en dessous une vieille photo.

-c'est qui ? me demande

Les femmes laides, n'aiment pas les femmes nues. C'est presque une loi universelle... Je ne dois pas lui répondre. Je fais semblant de dormir en dormant.

Sur la photo était Lynda, nue comme Eve. J'ai toujours aimé ses photos, mais jamais su aimer la femme qu'elle était. Pour ce genre d'amour je n'étais pas équipé. Elle me louait ses lèvres, voilà tout. Je payais en photos d'elle. On faisait du troc.

On ne m'a pas appris à aimer les femmes convenablement, j'ai dû m'instruire tout seul, m'inculquer le concept. J'ai fait de mon mieux, j'ai appris la femme comme j'ai appris les équations de Maxwell... Tout compte fait, je n'ai rien appris du tout.

Ce n'est pas ma faute si mon père était une raffinerie morale, j'ai dû mal naître. Ça doit être des choses qui arrivent !!

... à suivre

-Raskolnikove-

La sonde

De la société du spectacle à la société du regardez-moi !

Je suis pour la société du spectacle quand le spectacle est bon, or là il est nul, degré zéro, pire, la banquise ! Alors qu'on devrait prendre feu on se gèle.

Dans la société du paraître il faut donner à voir, se donner à voir, donner le meilleur de soi-même, mais là plus rien ! Du vent, bernique, que dalle !

S'il suffisait de mettre une casquette ou des lunettes siglées machin truc much, ou de bouger sa crinière façon star en disant « moaaaaa » ou encore se trémousser comme une girl mode pole danse, ça se saurait.

Non ! Paraître est bien autre chose, il faut du consistant, un soupçon de vérité, du panache, de l'audace, du palpitant, du frisson, du rêve, du risque, du chien quoi ! Pas de l'eau de vaisselle, du tout venant, du vulgaire (au sens du commun).

Bref il faut avoir quelque chose à montrer ! C'est si rare !

Que voulez-vous j'aime le travail sans filet, le saut périlleux, le dangereux, le fou, les sauts sans parachutes, les descentes vertigineuses, les plongeurs de la falaise.

Je veux la grande parade, les BlueBell girls, le moulin rouge à chaque coin de rue, pas la version erzatisée, édulcorée, aseptisée, d'une banalité affligeante !

Je n'arrive pas à croire au « selfie » Putain se prendre en photo dans l'isoloir en train de voter et envoyer ça sur le net c'est la négation même de la liberté du droit de vote.

Comment en est-on arrivé là ? A cette mise en scène pathétique de soi, ce culte de soi, au déguisement de soi, à cette société où l'image remplace l'intime conviction.

Soumis à l'image, soumis à un nombrilisme effréné l'être s'effrite en mille particules au point que...

Allez circulez il n'y a plus rien à voir !!!

-Laure Eynard-

Poésie

L'Amant de la Grotte aux Pigeons

Jadis plus d'un amant a trouvé le trépas dans les eaux
sablonneuses de la grotte aux pigeons

Sur l'ardu promontoire plus d'un pas s'avança d'une démarche
hésitante au centre du rocher

Plus d'un cœur battant effectua tremblant l'ultime voyage de
l'espace proscrit site de déperdition

Pas un n'en réchappa des vaillants capitaines subitement
engloutis dans les larmes salées

Seuls les pigeons meurtris des noyades interdites tournoient sur
les sommets de la roche maudite

Soudainement transformés en vautours contrits pèlerins
volontaires des augures funestes

Prédateurs de proies souvent abandonnées au sort d'une canine
alerte ou fière incisive

Laissant l'empreinte hideuse de miasmes purulents griffures
acérées des damnés serres

Seul subsiste un sourire sur la face livide du macchabée saoul de
prodigieux départs

Le schiste conservant le secret lancinant de la baignade morbide
en roucoulement languide

Dans le silence nu de prestigieux banquets fêtes fastueuses
étalées sur le bras de mer

Parfois l'on croit entendre l'écho âpre violent émanant de la grotte nonchalante et putride

Cri strident entremêlé au roulis de la vague des vapeurs d'arack aux sublimes saveurs

Tandis que l'onde extirpe la menace mugissante en son antre fécond aux multiples senteurs

-YSolda-

• • •

c'est l'esclavage

j'ai pas la foi, et les gens qui m'auscultent me regardent de
travers,

j'ai les foies, j'ai les foies

je chante sur les toits,..dans la ville, sur les toits je chante, dans
les appartements, et dans la rue, dans les appartements les toits
les squelettes des cimetières qui viennent à moi

je danse sur les toits et dans le cage d'escalier des immeubles, sur
les toits

les gens viennent à moi et m'écoutent, et je chante pour toi, les
gensdes chants qui t'appellent à moi

je chante

je chante des chants vers toi,

je chante pour toi

viens...

les chants du désespoir

les gens chantent pour plus de bonheur

on chante pour plus de présent

on chante pour les gens ;

-Alexandra BOUGE-

PETITE DANSEUSE

*

Trait de lune

Perle et bulle

Vole l'étoile

Belle folie

Elle tourne

Virevolte

Sauvageonne

Peau cannelle

Boucles soleil

Prunelles saphir

Trait de lune

Cristal de brume

Paradis futile

Folle farandole

-Yves Verly-



Seul à

T'égarer
Au loin d'un instant
Près de cet arbre pâle

Tu as vu
Ce morcellement

Le feuillage
Des rivages d'autrefois

Au seuil
Des rochers

Portiers
De la mer

S'achèvent
Les gouttes de route
Au travers observer chaque mort s'amasser

Le temps projette
Le cristal de l'absence
D'un autre jour

- CHRISTOPHE BREGAINT -

Tectonique de l'immobilier

deux gigantesques

plaques

tectoniques s'affrontent

en lançant des éclats de soleil

à leur fenêtre

depuis bien des siècles

avant qu'ils aient sélectionné cet appart'

en s'exclamant

« la vue est chouette »

-Perrin Langda-

AU PARFUM CRÈME SOLAIRE

Chlore et jasmin
On devine
Des bords de piscines
Granité à la main
Ton corsage respire
On se croirait sauvé
De l'hiver qui remonte
Jusqu'au cou des passantes
Longtemps je t'ai voulu
Avant que jupe se fende
Presque nue à ma vue
Tu n'es plus maintenant
Qu'un carré de tissu
Deux agrumes compressés
Sur ta serviette de bain
Y a ton cul qui reluit
Doux plaisir partagé
Par tous les amants du monde
Les grossiers et les saints
Sous le blond de l'été
Ô jalouse saison

- Sim Frozen-

Nouvelles

Le Portrait

L'arbre lâchait des corbeaux morts, un vieil homme liait des serpents les uns aux autres, des nœuds à n'en pas finir. Des gamins fixaient le soleil, ils jouaient à qui se brûlerait les rétines le premier. Dieu continuait à être un problème pour l'athée du village, et la solution à la sécheresse pour le reste des villageois. L'ouvrier se reposait dans sa brouette... Globalement, dans chaque pantalon un homme. On ne vit qu'en empêchant de vivre. Du malheur à l'ennui, et de l'ennui au malheur. Une équipe de quatre jeunes jouait aux dominos avec des injures, et parfois des pauses de boxe. Des gens en quantité qui savent, qui savent beaucoup, qui savent tout, et, avec le savoir, augmente l'ignorance.

C'est un jour comme ça, quelque part. Je me réveille, et je constate qu'il n'existe plus de mot pour dire demain dans mon vocabulaire. Aucun mot non plus ne signifie optimisme. Un jour « peut-être ». Je cherche des mots généreux, des mots cousins avec « indulgence ». Je ne trouve que des mots radins, des moitiés de mots, des mots meurtris, usés, inappropriés, inadaptés. Je n'arrive plus à faire une phrase comme je la pense. Je pense plus fort, vite, lentement, je me fais des trous dans le crâne, mais rien ne vient, rien ne se dit. Peut-être à chaque jour de nouveaux postulats ! Étirer le silence jusqu'à l'autre bout de l'éternité. Du moins croire pouvoir la finir cette putain d'éternité. Il me restait un mot fade pour chaque chose, le ciel menaçait d'un orage. Chacun s'agrippait à sa pierre pour s'alourdir et ne pas être pris dans la tornade. Je regardais attentivement cette catastrophe figée composée par un anonyme. Le talent est toujours accompagné d'une malédiction.

Je ne levais pas encore les yeux, j'avais le regard planté devant mes pas. Je regardais le sol. Puis... Sur les murs, étaient

collés les portraits des princesses qui avaient su traverser les siècles des mortels, en restant jeunes et belles, comme des déesses sans gloire. Des femmes qui savaient pisser debout, ce qui était un signe de distinction entre filles de sang royal ou tyrannique, et celles d'un vulgaire sang humain. Le plafond réservé pour les rois et les princes qui regardaient les visiteurs, ou plutôt, empêchaient les visiteurs de voir le ciel. De toute façon on n'avait pas besoin de ciel, on avait surtout besoin de lever les yeux, et regarder quelque chose. Se savoir sous un toit quelconque. C'était rassurant. Accepter le cauchemar actuel par crainte du prochain.

– Sommes-nous des choix que personne n'a faits ? Des chemins que nul n'a empruntés ? Ou de simples cases vacantes, trop étroites pour contenir une vie ? me demanda le Directeur. Une demande ordinaire et quotidienne, la même à chaque fois, quelques consignes pour bien entretenir le musée.

– Avec le peu de mots qui me reste, et les voyelles qui manquent. A peine si je comprends que c'est une question. L'enjeu doit être important pour que tu te donnes la peine d'empiler autant de mots, et croire par-dessus tout que cela peut signifier quelque chose, je répondis. Il disait autre chose, j'entendais ce que je pouvais. Ce que permettaient le volume acoustique dans lequel je me trouvais et mon esprit éparpillé.

J'observais une fille qui semblait étudier les princes au plafond. Elle avait à peine vingt ans, et moi rien. Elle était de son temps, et moi dans ma poche. Je mis ma main dans une poche pour me chercher, je sortais lentement une pièce. Tout ce que je voyais me renvoyait à moi. Les princes, les princesses, les rois, les visiteurs. Tout, absolument tout me faisait prendre conscience de ma position. Cette géométrie, toutes ces distances, ces rayons, ces surfaces, ces volumes, je les calculais par rapport à un repère

fixe, et ce repère n'était jamais moi. Du point de vue de la fille j'étais un coin, un angle droit d'un rectangle, du point de vue du directeur, j'étais un point du contour du cercle tracé avec la fille au centre et moi et quelques visiteurs et le directeur à des distances égales entre chacun de nous et la fille. La galerie se remplissait de monde, tandis que je me vidais de ma substance, je devenais une forme sans contenance, le contour d'une figure géométrique. Je ne pouvais pas calculer mon volume vide, ni ma surface, je n'avais pas une visibilité correcte sur ce moi-même. Je supposais que j'étais une figure patatoïde, puisque chacun des présents avait relativement cette même forme patatoïde. Je ne disposais pas d'outils mathématiques pour faire le calcul.

Dans ma jeunesse, j'étais brillant en math, c'est du moins ce que disaient tous les autres, qui étaient nuls. J'ignorais qu'on pouvait être brillant en quelque chose. Soit c'était facile, soit ça ne l'était pas. Tellement de choses étaient difficiles pour moi, mais pas les chiffres. J'étais quelque peu à la masse, et personne ne voulait me ramasser. Enfant déjà je concevais un monde, un modèle réduit de la vie. Je pensais en ces termes : – je suis petit, le monde doit être aussi petit, à ma mesure. Je pensais que les bébés venaient au monde avec une urne remplie de mots, que parler était le seul but que pouvait avoir un homme. « Les gens meurent quand ils ont vidé leurs urnes » me dis-je. Je me privais donc dans la mesure du possible de ce privilège que la nature m'avait pas confisqué.

À ce grand postulat de ma charmante théorie vint s'ajouter un autre principe pas moins important que le premier, je le formulai ainsi : Le jour est vivant, c'est un être et non un écoulement de temps, et la nuit pour ainsi dire est une espèce de parasite comme étaient les gens qui parlent trop et qui ne meurent que vieux. C'est-à-dire des illusions d'imperfections dans ma philosophie et

non des anomalies dans mon raisonnement. Pour y remédier je raisonnai, sans mots bien sûr de la sorte : « Ceux qui parlent trop et meurent vieux, n'utilisent pas leurs urnes mais plutôt celles des autres, ils trichent, ce qui explique la brièveté de l'existence des jeunes gens discrets ». Mais la ruse que la nuit utilisait pour nous faire croire à son existence m'échappait complètement.

Je n'étais pas brillant élève, mais j'avais toujours une réponse courte lorsqu'on m'interrogeait, je passais mon temps libre à noter dans mon carnet les noms et le nombre de mots prononcés par chacun de mes camarades.

Je ne procédais pas à un examen rigoureux comme aujourd'hui. Je ne pensais pas pour prouver quelque chose, mais par nécessité. Réfléchir me permettait de me taire, et de gagner un nombre d'années considérable. Je ne cherchais pas un sens, mais des postulats, je comprenais instinctivement qu'il ne pouvait y avoir un sens à quoi que ce soit. Tout dépendait des postulats posés préalablement. La seule vérité était la durée de vie de chacun.

Un jour, je devais avoir dix-sept ans, je découvris les joies que pût offrir la chair à la chair. Je pénétrai dans un bordel avec un ami qui avait l'âge de fréquenter ce genre de lieu. Une jolie fille d'une vingtaine d'années me remarqua, elle me trouva mignon, craquant comme elle disait, elle m'appelait son archange. Elle me prit par la main et me montra comment les gentils hommes de mon âge devraient se déshabiller devant une femme de leur espèce.

Après cette expérience que m'offrait la vie, après m'être rendu compte de l'utilité de cette chose qui pendouillait entre mes cuisses, j'abandonnai mon carnet et mes notes : « Qu'ils meurent, l'ordre n'a plus d'importance. Pourquoi chercher à

valider une théorie, puisque je sais qu'elle est valide » pensais-je profondément.

« Les femmes il y en a partout, mais des vraies femmes, il n'y en a que dans les bordels ». J'avais certes vu juste, mais à cet âge, je ne devais pas voir juste, pas avant de connaître la mendicité de l'amour comme le concevait la quincaillerie des hommes. C'était ainsi que j'appelais la société.

Un jour, je devais avoir douze ans, j'observais mon père qui écrivait un article pour son journal et j'ai pensé ceci : « S'il avait un crayon à la place de la main, on ne serait pas obligé de lui demander ce qu'il fait dans la vie. Si le peintre avait un pinceau à la place d'une main, le musicien une flûte... on aurait gagné des années de vie. Un tournevis on sait bien à quoi ça sert, on n'a pas besoin de demander... ». Ainsi la quincaillerie des hommes fut conçue dans ma petite tête, le monde était une boîte à outils.

Certes le conformisme comprend qu'un crayon, un pinceau, ou une flûte ne se trouvent pas dans une quincaillerie. Mais c'est bien là notre intention. Si j'avais le droit d'en faire partie de cette histoire j'aurais sûrement dit : « Je l'ignorais ! » Hélas, je ne suis que l'auteur, et là où je vis, on peut même acheter du pain dans une quincaillerie.

La gentille prostituée s'appelait Julie, c'était certes un nom professionnel, mais l'archange n'a jamais jugé bon de lui demander son vrai nom, « moins de mots plus de vie » pensait-il (c'est agréable de parler de soi à la troisième personne). Il n'y avait pas de ballades dans les parcs d'attraction, ou dans les champs, pas de collier de fleurs, pas de bavardage... Il y avait seulement la chair qui reconnaissait la chair, des séances pornographiques.

Je comprenais sans effort, que le temps passé avec Julie, non seulement n'était pas perdu, mais me faisait gagner davantage,

puisque les vraies femmes n'exigeaient pas de longues conversations stériles, qui nous faisaient perdre des années de notre existence. « Autant de jours gaspillés à vivre » pensais-je. Je regrettais ne pas avoir connu cette charmante Julie quand j'étais encore petit garçon.

À l'âge de dix ans je découvris la religion. Non pas les rituels et la divinité et tous les enseignements qui me semblaient alors triviaux, mais le fondement même de cette théorie. Je découvris l'éternité, ou du moins ce qui semblait s'appeler éternité. « Mais c'est quoi cette arnaque ? » protestai-je. J'étais terrifié à cette nouvelle idée, c'est toute ma théorie qui tombait à l'eau.

J'avais perdu le sommeil pendant des mois, je n'arrêtais pas de penser à ce nouveau concept religieux. Ma situation s'aggravait de jour en jour, après cinq mois de réflexion, je compris que ce que je faisais n'était pas penser mais « sous-penser ». « Je ne suis plus libre de penser à ce que je veux » pensai-je librement sans doute ! Ne pas pouvoir choisir son sujet de réflexion c'est ne pas pouvoir être, alors je décidai de mettre fin à mes jours. Je voulais mourir, une vraie mort, sans cette maudite éternité, mais j'ignorais comment procéder : « J'aime le monde pour ce qu'il est et non pour ce qu'il sera ou ce qu'il était » me dis-je. Je devais donc vivre pour trouver un moyen. J'ai fini par rejoindre cette vieille et horrible philosophie qui stipulait que l'homme est une passion inutile. Pourtant je n'étais qu'un gosse !

Les années venaient et allaient, et je restais fidèle à mes principes. Pas trop sûr de moi, mais à la longue, le doute devenait substitut à la certitude. Je ne parlais pas, sauf quand c'était nécessaire. Je riais à chaque commentaire qu'on me faisait, à chaque fois qu'on me disait quelque chose, parce que je ne savais pas comment réagir, je savais seulement que je devais témoigner de la considération à mon interlocuteur.

J'allais finir mal, disait mon père. Mon père disait beaucoup de choses, mais rien ne se passait. Une fois, il me proposa de rejoindre un groupe de chorale, il ne pouvait pas se tromper davantage. La discussion était courte entre nous :

– La quoi ? lui dis-je.

– La chorale.

– Pas possible

Alors je pris une feuille et j'écrivais ceci à l'adresse de mon père :

« Cher père

Je ne vois aucun intérêt à en faire partie d'une chorale, ou de quelque singerie communautaire qui m'obligerait à gaspiller mes heures de vie. Je ne puis vous expliquer davantage car j'ignore si l'écriture est aussi considérée comme du « parler ».

Votre tendre fils comme vous dites ».

Pendant ce temps où je pensais à mon enfance, de nouveaux visiteurs étaient en admiration devant les différents tableaux. En somme et de plus loin, derrière ou devant (je ne puis le dire avec certitude, vu ma position quelque peu inconfortable et même étrange) deux paupières qui empêchaient deux yeux clairs de voir. Quatre filles, trois garçons et une demi-douzaine de chiens se débattaient le premier plan. En d'autres circonstances l'une de ces filles, une habituée, aurait choisi de continuer sa marche, ou plutôt sa course contre l'aiguille de sa montre, qui est l'une des choses... non, l'unique chose que le grand-père avait légué à sa descendance féminine, et ignorer cette communauté de treize « éléments ». Mais pour cette fois sans aucune raison elle avait décidé d'ouvrir les yeux sur autre chose que sur son reflet dans les miroirs. Elle était belle, mais pas assez pour qu'elle le sache elle-même et ignorer les miroirs. Trop belle, trop maquillée, trop bavarde, trop féminine, trop femme, trop vulgaire. Tout ce qui la

concernait était un peu trop ou un peu de trop. Elle se prenait pour Rosa Luxemburg. Les femmes ne l'aimaient pas parce qu'elle était trop belle, ce qui faisait d'elle une rivale à éviter, les hommes ne la prenaient pas au sérieux parce qu'elle était trop désirable. Ce qu'elle avait à profusion était des centimètres et des centimètres de virilité offerte.

Elle tenait son menton dans le creux d'une main, faisait passer l'autre dans ses cheveux noirs, ses yeux souriaient, la pointe du nez rouge, et les larmes ruisselaient sur ses joues. Tout laissait à croire qu'elle attendait quelqu'un ou quelque chose, mais elle n'attendait rien. Elle s'était juste arrêtée pour contempler le reflet d'une vie déjà vécue. Je la sentais mourir, et je cherchais au fond de moi la peine que je devais éprouver à son égard. Je ne trouvais rien, et j'avais déjà perdu mes calculs. Je devais recommencer.

Je n'étais pas venu dans ce musée, comme tout le monde. Je vivais dedans depuis déjà quelques années avec rien, et l'envie de vivre ! Mon travail consistait à inscrire les nouveaux portraits, et leur réserver des places, parce que, dès qu'un homme commençait à croire en lui, à prendre ses singeries cérébrales pour des idées, ou pour une philosophie, on lui réservait une place au plafond du musée des vies achevées. Pour coller sa copie, une fois mort. Mais pour les femmes j'ignorais les critères de sélection. J'avais commencé pour me faire une idée de moi-même, mais surtout me cacher sous un éclairage fait pour la peinture, j'étais venu me peindre, me faire un portrait, le portrait d'un cadavre. On n'a pas fait mon portrait à ma mort, alors j'étais venu m'imposer et me consacrer à fabriquer ma vie sur le plafond.

J'ai presque fini, il ne me reste plus qu'à dessiner mon agonie et signer l'œuvre.

J'étais mort comme ça, sans raison, mon agonie avait duré un certain temps, mais la cause ne pouvait être que la vie, j'étais mort de la vie. Je quittai mes quelques camarades d'infortune pour quelque excursion vaine derrière l'habit d'un jour qui me semblait alors vidé de toute sa substance vitale. On eut dit que je me rebellais contre une entité invisible. « Dommage que ce soit moi qui sois moi et non un autre, il aurait pu jouir d'être moi, j'en suis certain » me dis-je dans mon profond sommeil.

La fée des nuits vêtue de son suaire frémissant traversait un rêve silencieux, elle venait espionner cette âme mutilée, ce songe troublé. Délicatement elle caressa de sa tendre main la tête d'un chat qui vivait dans cette chambre à sept coins... Je rêvais, c'était bien mon rêve à moi, mais je n'étais pas. On entendait m'échapper dans un moment de délire : « Est-ce ma vie qui continue ? »

J'agonisais au fond de mon lit, je ne passerais certainement pas la nuit. Un amas d'êtres humains, comme une liasse de linge sale veillait sur mon sommeil, je les entendais chuchoter. Un imam psalmodiait des versets coraniques, des prières et des chants religieux. Probablement pour apaiser mon âme de moribond.

J'ouvris les yeux et sans efforts prononçai : « Il n'y a qu'un seul dieu, le vrai, l'authentique, c'est moi. Les autres ne sont que des contrefaçons. Mais je suis bien sûr inutile, ne vous faites donc pas d'illusions à mon sujet, ne croyez surtout pas en moi, ne me demandez rien, je n'ai rien ». Le mufti cherchait dans son sac le livre qui devait faire taire ce jeune homme possédé par le diable.

On ignorait s'il s'agissait toujours d'un homme ou d'un souvenir, comme moi j'ignorais si ces choses qui m'entouraient étaient encore des hommes ou des briques de mon tombeau.

L'imam continuait à chasser les démons avec des mots, le père regardait la mère, la mère regardait le frère, et le frère regardait

la sœur. Il y avait aussi dans la chambre deux hommes silencieux qui se regardaient, probablement des témoins. La voix rauque de l'imam lézardait les murs.

La fée saisit la queue du chat, le souleva et le balança contre un mur. Le chat revint vers elle, elle le prit de nouveau et le balança encore contre un autre mur. Ainsi le rituel se perpétuait pendant que je rêvais à mon absence, et le mufti polluait l'univers sonore de la chambre par ses chants, et l'univers atmosphérique de la même chambre par son haleine. Les mouches envahissaient la chambre. Ce n'était sans doute pas l'odeur de la mort qui les attirait puisque elles ne dérangent aucunement le dormeur. Elles volaient autour de l'imam comme des planètes autour d'un soleil (il n'y a là aucun sous-entendu).

Quelques larmes perlaient des yeux de la mère, elles ne brillaient pas, c'était des larmes d'espoir, la sœur essayait d'imiter sa génitrice mais sans succès, elle n'avait encore pas eu son diplôme d'arts dramatiques, elle était en deuxième années, spécialité : Le comique chez Beckett. Le père regardait l'imam fardé de mouches et se laissa caresser par un sentiment de pitié pour ce pauvre homme qui ne manquait pas de faire son devoir même dans les moments les plus difficiles, il était pris de sympathie pour ce fakir. Le frère ne savait ni quoi penser ni quoi faire, il attendait même s'il n'attendait rien.

– Il faut réussir à le convaincre de se repentir, il doit implorer l'absolution, dit le mufti au père.

Le père approuva avec un signe de la tête.

– On ne peut pas le faire à sa place ? demanda la mère au fakir.

– Non, impossible, répondit ce dernier sans regarder la femelle.

– Je maudis celui qui a demandé pardon à la vie, celui qui n'a rien vu du jour que son habit. Je maudis le vieux qui a pleuré. Le

monde exigeait des larmes, Je lui avais rempli des seaux de pisser. M'écriai-je dans mon délire.

Il n'y avait rien à faire, on ne pouvait convaincre le diable d'être autre chose que diable. Le fakir conseilla donc à la famille de quitter la chambre et laisser le malade se reposer, il avait sans doute peur que ce démon offense dieu. Le malade n'avait que la vie à perdre, mais dieu lui, il jouait sa réputation. Je ne puis prendre ce risque, pensa l'imam et dit : « inutile de le provoquer davantage ». Quittant la pièce derrière tout le monde, la qualité de l'air s'améliora considérablement dans la chambre à mourir.

Les jours et les nuits se succédèrent et l'exorcisme traditionnel après s'être montré inefficace céda la place à un exorcisme moderne. Une équipe de médecins et psychiatres spécialisés dans ce genre de pathologie venait défilier devant les yeux du mourant. Moi.

– Il faut un visage sillonné de rides et une perruque grisonnante pour s'entretenir avec lui.

-A Yahia Messaoud-

L'homme qui tenait dans sa main,

Je me souviens du haut de ma petite jeunesse... Il y a longtemps maintenant, mais ma mémoire elle reste intacte de ses souvenirs. Du haut de ma prime jeunesse, du bas du commencement de ma vie d'adolescente, il y a longtemps maintenant. Est-ce pour cela que la mémoire commune a oublié ? Pourtant ne doit-on pas tirer profit des erreurs du passé pour améliorer l'avenir et tenir son présent ?

La politique, un terrain d'adulte. Des discussions où nous étions priés de ne pas participer. Avec juste ces mots " vous nous remercieriez, on prépare votre Avenir ".

Dans notre HLM, sans commune mesure avec une cité dortoir, nous étions tous de milieux sociaux de "basse catégorie". Des enfants, petits enfants, de la sidérurgie. De ces hauts fourneaux qui font le paysage de la Lorraine, de ces femmes des grands bureaux qui attendaient leurs maris revenant de l'usine. De celles qui pensaient que l'amiante n'était pas dangereuse, de celles qui avaient vu revenir leurs maris de la guerre, de celles qui avaient vécu... De celles qui nous regardaient jouer dans notre grand parc, insouciantes de ce qu'il pouvait se tramer, ce qui pouvait changer pour nous si....

Si cet homme que j'avais vu pour la première fois sur le poste de télé, qui m'avait donné des frissons d'effrois allait devenir Président. De celui qui portait dans ces doigts crochus cette rose rouge. Qui la choyait comme si elle détenait le pouvoir absolu. Qui tentait d'apporter de la douceur à ce visage impitoyable et malsain. Il était avide de pouvoir, je l'avais su au premier regard. Et pourtant je n'y connaissais rien à la politique. Droite, gauche.... Je ne connaissais que les choses apprises sur mes manuels d'histoire, chérissant de Gaulle, sauveur de ma région, héros de la fin de guerre. Le reste je n'y connaissais rien, je ne

voyais que les affiches devant mon école, détournant les yeux de cette rose qui me faisait frémir. Rose rouge, couleur sang. Pourquoi pas blanche comme la paix, jaune comme le soleil ? Non rouge, et je comprenais dans mon esprit d'enfant que c'était plus qu'un symbole. Les couleurs vives dans la nature n'étaient-elles pas celles de l'avertissement ? Stop, Attention, méfiez-vous....la couleur des panneaux aussi qui mettait en garde, la couleur rouge que j'avais vue brandir par les dictateurs, la couleur d'un drapeau brandi par l'Allemagne.

Et pourtant je n'y connaissais rien. Mais j'avais pour seul jugement cet instinct qu'ont les animaux quand ils sont en danger.

Nous vivions bien dans notre HLM. Entre les parties de pêches de mon père, les attentions dévouées de ma mère qui ne travaillait pas, les apéros dîner avec les voisins que nous connaissions si bien, depuis toujours. Et ma grand-mère aussi, et mes arbres, nos vélos, nos faux mariages, nos jeux. Quelle insouciance quand j'y pense.

Nous ne manquions de rien vraiment de rien malgré les usines, les ouvriers, les bas salaires. Argent de poche, colonies de vacances, journal Piscou distribué par ma grand-mère tous les vendredis, congés payés dans le Sud chez ma tante, grands repas de famille au " Fer Blanc ", les cours de danse, de musique de flûte. Les ouvriers avaient de quoi vivre, la tête haute...

Mais nous ne manquions toujours de rien, sauf peut-être de mines réjouies de ces parents qui triment pour offrir à leurs enfants un mieux. Un mieux qui devenait de plus en plus difficile à acquérir pour cette catégorie sociale dont certains, quasi tous avaient cru en cet homme qui devait les aider dans la notion de partage à garder leurs acquis sociaux, leurs argents, leurs vies.

14 années de Mitterrandisme...14 années de socialisme tirant certains vers le bas, et beaucoup vers le haut. Je m'en souviens oui, car il a bouleversé la vie de milliers de personnes. La mienne, la leur... Je ne suis pas politicienne, ni économiste. Je n'ai pas de carte de membres d'un quelconque parti. Je suis une citoyenne qui se souvient. Droite ou gauche, la différence est tellement minime. Je sais simplement que les promesses de gauches comme celles de droites ne peuvent être tenues par un simple vouloir. Je me souviens simplement que beaucoup l'ont adulé, peu l'ont critiqué, car les Français, les politiques l'ont craint l'ont érigé en Prince, du haut de sa droite stature, de son charisme enjôleur, les enjeux politiques ont été oubliés pour mettre en avant cet homme dont on oublie aujourd'hui les perfides manoeuvres politiques. Dont on oublie qu'il a fait entrer les loups dans la bergerie, à coup de cohabitation, de Bernard Tapie et d'Europe plus forte... Lorsqu'on voit ce qu'est devenu l'Europe et Tapie, il serait donc aujourd'hui sage de réfléchir ce que la gauche au pouvoir pourrait refaire entrer dans cette bergerie dont les moutons encore frêles pourraient avoir bien du mal à faire fuir. Il a su choisir les bons mots pour assujettir les français. De beaux discours en belle lettre il a presque réussi à faire oublier sa fonction pour ne faire voir que l'homme. Un homme qui savait déjà manier avec prestance les médias...Socialiste ? Lui qui dans ses Discours ne parlait même plus de la classe populaire, lui qui fit croire qu'il viendrait à la rencontre de ceux qui font un pays mais écrit tel un Baudelaire, jugeant inutile de présenter un programme mais des beaux mots, pour ne point que ceux qui lui avait confiance oublient que leurs maux actuels lui sont dus...Un socialiste tendancieux dans une basse cour de Coq Français dont il fit retentir les échos chez les plus riches, laissant loin derrière les autres...

La crise...Oui elle était là celle-ci...Et qu'a t-on proposé aux français pour y remédier ? Une fête de la musique pour n'écouter que les belles paroles enjoliveuses d'un Jacques Segala, porté par des ADIDAS génération Tapie. Mais sous la douce musique des violons grinçants, les français n'ont point entendu les camions déménager les locaux.. Délocaliser... Faire de l'acier dans le midi des pommes dans le jardin des poires, des laitues sous les châtaignes... Diviser pour mieux régner... Faire se soumettre des régions, faire des élus locaux des SDF qui viennent tendre leurs paniers de chômeurs bien remplis, devenir des bouffons du roi pour vendre leurs identités communales à des industriels avides de détaxer leurs usines, ne se souciant guère des ouvriers qui pleurent sur leurs usines fermées. Ces mêmes ouvriers qui ont voté pour le Roi de France exécuteur testamentaire d'une France qui se meurt.

Ceux-là mêmes qui deviennent chômeurs ne pouvant participer à la garden Party boursière, et sur qui la politique de rigueur est appliquée. Blocage des salaires et aussi et surtout des indemnités de chômage. Le petit peuple a eu confiance dans cet homme, dans le socialiste qui cohabite avec le capitaliste.

Ces ouvriers devenant les nouveaux pauvres luttant pour leur survie, tentant de maintenir un semblant de pression sont à cette heure les parias, les mauvais, voir des " intégristes sabotant la productivité nationale" (Pierre Berezgouvoy). Oh mais pardon, n'oublions pas de parler du RMI...petite faveur accordée aux plus démunis, qui pendant les " heures d'hiver " se plongent avec ferveur dans une précarité contrôlée, puisque en 1992 notre chère Martine Aubry inverse la tendance. Cette gauche qui inventa tout un tas de petits noms charmants pour soudoyer les sondages de taux de chômeurs (les Tucs et autres) s'offusquent et dénoncent une génération d'assistée. Ainsi alors une chasse aux sorcières

est ouverte, les valeurs de solidarité, l'assistanat créé quelques années plus tôt sont mis à mal.

Travailler plus pour gagner plus... Tout le monde connaît... Et nous en sommes arrivés là par le biais de Jospin qui déclara en 1998 vouloir une société de travailleurs plutôt qu'une société où l'Etat doit assister les travailleurs précaires... Et la notion de devoir sacré d'assistance que clamait les révolutionnaires passe aux oubliettes...

Voilà ce que moi je retiens de ces années... Les nationalisations à contre temps, l'abaissement de l'âge de la retraite –en contradiction démographique-, la réduction uniforme et imposée du temps de travail à l'opposé de la mondialisation sont autant de choix idéologiques "tranquilles" dont la France et les Français paient aujourd'hui le prix fort. "

Alors, aujourd'hui à l'heure du vote, je fais le bilan. On ne vote pas pour un homme mais des idées. On ne vote pas contre quelqu'un en mettant le nom d'un autre dans l'urne. On ne vote pas pour soi, mais pour ses enfants. On n'oublie pas non plus qu'un homme de gauche touchera le même salaire que celui de droite, et que non tout socialiste qu'il soit il ne vous en donnera pas la moitié mais fera capitaliser ses revenus. On n'oublie pas que nous épongeons encore aujourd'hui les fautes commises depuis 1981, et qu'à ce titre on vote pour un avenir meilleur et non pour un présent serein. On oublie pas l'effet papillon qui rebondit sur les rangs serrés des manifestants de Grèce et autres pays socialistes qui eux encore maintenant payent cher. On oublie pas que ce qui a été fait hier se paye encore aujourd'hui.

Je me souviens adolescente quand nous avons dû déménager de mon berceau sidérurgiste, mon père ayant le choix de partir où d'être viré... Laisant derrière lui ses poissons, sa vie, ses rêves de maison ...

Je me souviens....et vous, saurez-vous vous souvenir le moment venu....? Faites le bon choix, de gauche ou de droite, faites ce que vous pensez juste, ne vous laissant pas manipuler par les journalistes, le poids des mots. De gauche ou de droite, assurez-vous de ne pas devoir vous excuser dans 10 ans auprès de vos enfants, qui eux devront payer votre mauvais choix.

-Sandrine LM-

Le plafond

Ma colline est loin de moi. J'ai tenté de disparaître dans le plafond de ma cuisine pour ne plus y penser mais les dix années de crasse m'ont fait barrage. Ma main a frotté des heures et des heures la peinture pour effacer les taches dans mes pensées, maintenant je n'ai plus la force physique de disparaître. Le plafond est blanc. J'essaie de le voir en bleu, mais je n'ai plus de couleurs dans la tête, elles se sont envolées, elles s'ennuyaient sans ma colline. Cette nuit en plein jour me fait peur, elle est blanche également. Tout est blanc, je m'affole, je cours vers mon fauteuil vert défoncé pour qu'il m'enlace mais je me perds. Je suis face à moi, visage transparent, je ne distingue plus les formes de mes lèvres, ni de mes yeux. Juste un ovale qui me nargue. Je ne sais plus dans quelle pièce je suis chez moi. Je longe un mur et je me retrouve dans ma salle de bain. Je la reconnais, j'entends le bruit de l'eau qui ne coule pas. J'ai toujours rêvé de crier, mais quand je crie personne ne m'entend, même pas mes murs. C'est pour cela que j'entends l'eau qui ne coule pas de ma salle de bain, la sonnette qui ne sonne pas de ma

grille et qui n'existe pas d'ailleurs, le pas d'un homme en chemise de soie s'avancant vers moi, mes vernis rouge et nacrés se chamaillant, les pleurs de mon cendrier bouleversé par mes émois. Je suis donc dans ma salle de bain, cela me rassure, je m'étais simplement égarée. Je jette un œil dans mon miroir mais il s'est drapé d'un voile en tissu noir, il ne veut plus me voir, il a été vexé l'autre soir quand je lui ai craché dessus, je sais, je suis ingrate. Les miroirs nous accompagnent toute notre vie, ils subissent nos peaux vieillissantes, nos grimaces, nos traces de maquillage, de mousse à raser et tout ça sans se briser. Je n'aurais pas supporté d'être mon miroir, j'aurais éclaté en mille morceaux devant tant d'états d'âme. Mon miroir était mon seul ami de visage humain, le mien, mais au moins un. A présent je suis dans mon ovale, et je n'ai pas eu la force de disparaître dans mon plafond. Je me suis apaisée et j'ai retrouvé le chemin de mon fauteuil vert défoncé. Je me suis assise et j'ai fermé les yeux. Et puis, j'ai reconnu le pas de l'homme en chemise de soie s'avancant près de moi, celui qui n'existe pas. Alors j'ai pleuré.

J'ai fouillé dans mon porte-monnaie, il n'y avait qu'une envie minuscule. Je l'ai rangé. Je me suis dit que l'envie allait grandir. Plus tard j'ai vérifié, mais toujours aussi petite et en plus,

indiscernable.

Alors, je suis sortie sous la pluie, j'ai ouvert mon porte monnaie et j'ai attendu. Mais il n'avait jamais plu.

Puis, frénétiquement (les murs de ma salle de bain me l'ont soufflé), j'ai verni mes cheveux, j'ai regardé l'horizon dans mon miroir, j'ai écouté le froid avec son air de rien.

J'avais enfin neutralisé mes envies de dessous. J'ai donc attrapé mon porte monnaie et je l'ai vidé au dessus de ma fleur éclatée.

-Odkali-

www.odkalidecayeux.wordpress.com

LES PAS DES RATS

Je marchais durant deux heures dans une forêt enveloppée d'un voile de cris de chauves-souris, d'hurllements de loups, de craquement de branches en me remémorant les miasmes des orgasmes qui m'avaient conduit jusqu'ici.

J'avais écouté les caprices de ma queue sans songer au chemin du retour. J'avais quitté cette cabane où m'a conduit une succube pour une entrevue charnelle, je me trouve alors perdu avec la peur pour seule complice. J'avance avec pour acolyte le craquement de l'automne sous chaque pas!

La hauteur des arbres ne me permettait de voir que quelques étoiles dessinées sur la soutane du jour soudain, un cri mit mon cœur à la gorge à la vue d'un squelette représenté par un arbre. Ce cri s'est échappé de ma voix inhibée par la peur dont l'écho fit raidir mes jambes !

J'invoquais le ciel afin d'arroser mes frissons et mes sueurs froides par la tiédeur de la sérénité mais, derrière moi des bruits de pas avec un bruit à déchirer le sommeil de la nuit se rapprochant, tantôt s'éloignant. C'est la mort qui me cherche après avoir quitté ma succube à l'arrivée de son époux où, j'ai préféré fuir l'orage qui maintenant me poursuit.

Ma respiration terrorisée se blottit contre un arbre. Les frissons maintenaient leur chorégraphie sur mon corps ma queue perverse pissait ! La mort les poursuivait !

Mon cœur me suppliait de mourir sous l'extase d'une vipère que sous l'emprise de ce damné heureusement, les pas s'éloignaient...

Mes sens pouvaient de nouveau respirer et dans un geste de soulagement une maladresse provoque un énième craquement de feuilles mortes, les pas, la mort se rapproche de nouveau...

Une ombre fit son apparition en vacillant non, c'est mes yeux qui dansent aux pas de l'horreur, mon sang se fige par le froid de la peur!

Un corps de femme à la blancheur d'albâtre nue, une poitrine charnue coiffé d'un sourire de sangsue se penche sur mon corps recroquevillé blotti à l'arbre poissé de froid et d'émerveillement quand, de ses grand yeux noirs jaillirent de gros rats, ils en sortaient de partout, de ses oreilles, de sa bouche avec de petits cris de joie puis une douleur et plus rien.

J'ouvris les yeux et je m'aperçus que je m'étais assoupi sur le canapé face à ma télé à suivre les informations des élections. C'était comme toujours, l'élection de nouveaux rats à la la tête du gouvernement pour encore sucer la sérénité du peuple à petits pas...

-Khaled Haddad-

Un homme comme les autres

Vincent aimait vraiment Anna mais il ne pouvait pas s'empêcher de mater tous les culs qui passaient devant lui, même ceux qui surgissaient alors qu'il se promenait bras dessus bras dessous avec elle, et dieu sait si Anna avait un cul du tonnerre, et Vincent en avait conscience mais il était possédé par quelque chose de plus fort que lui, quelque chose de primal et de bestial qui le poussait à verrouiller le regard sur tous les culs fermes et galbés qui l'effleuraient, et il s'imaginait en train de leur donner la fessée, et il avait honte de ne pas valoir mieux que les autres, d'être attiré par des beaux culs alors que sa femme l'embrassait dans le cou et qu'elle lui susurrerait des mots doux.

Vincent trompait Anna dès qu'il en avait l'occasion. Pendant les premiers mois de leur relation il s'était interrogé sur son propre compte, tentant de comprendre son comportement, la raison de ses obsessions sexuelles, puis il avait laissé tomber. Parce que ça le rendait malheureux. La frustration le rendait malheureux. Il ne pouvait pas se retenir de coucher avec d'autres femmes. Et c'était tellement facile, aujourd'hui ! N'importe qui pouvait trouver des partenaires sexuels en deux ou trois clics. Il suffisait de s'inscrire sur des sites spécialisés et de faire son petit marché. On pouvait même se permettre d'être difficile, de sélectionner avec sévérité jusqu'à dégoter celle qui remplissait tous les critères physiques primordiaux.

Vincent s'envoyait en l'air avec des femmes qu'il n'avait jamais vues auparavant. Il leur parlait pendant quelques minutes seulement avant de se concentrer sur l'unique élément qui l'intéressait chez elles ; et elles ne se sentaient pas insultées, pas du tout, parce que c'était ce qu'elles cherchaient, un homme qui les satisferait puis s'en irait sans demander des comptes.

L'infidélité avait atteint des proportions effarantes dans les relations modernes. Les gens n'avouaient pas plus qu'avant qu'ils étaient malheureux. Peut-être qu'en leur fort intérieur, ils l'acceptaient. Mais ils pouvaient dorénavant s'offrir des petits extras avec un inconnu et retrouver la sensation de vivre.

Quand il avait terminé, Vincent retournait chez lui auprès d'Anna. Il venait d'infliger les pires obscénités à une autre il y a quelques minutes encore, puis il discutait avec sa femme sans éprouver la moindre culpabilité. Il ne pensait pas à tout ça. Il avait accepté sa nature. Il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir envie de plaquer ses mains sur les culs qu'il croisait partout. Et il y en avait partout, des bons culs ! Des paires de seins désirables, des bouches obscènes, des regards lubriques qui se comportaient comme des individus civilisés mais qui, sur internet, postaient des annonces d'une vulgarité effarante...

Difficile en voyant ces profils de se dire que ces femmes avaient des parents, des amis, des enfants, de la famille qui pouvaient découvrir leurs véritables visages à n'importe quel moment !

Quand une gamine de vingt ans publie une photo en petite culotte et ajoute en légende : *cherche grosse bite pour faire hurler mes petites fesses*, on peut se demander comment réagirait son paternel en découvrant le pot aux roses...

Ce genre de profils excitait Vincent, ça le faisait aussi beaucoup rire. C'est avec ces femmes qu'il prenait le plus de plaisir, parce que ça ajoutait un peu de piment, de saleté, de perversion à l'ensemble.

Depuis qu'il flirtait grâce à internet, Vincent voyait les femmes différemment. Quand il se promenait avec Anna et qu'il croisait un autre couple, il se plaisait parfois à leur adresser un petit sourire moqueur. Parce qu'il savait pertinemment que la

femme qui fusillait les autres hommes du regard et qui se la jouait fidèle, qui se comportait *comme si* elle était amoureuse et peut-être même qu'elle l'était ça ne changeait rien, cette même femme, Vincent la retrouverait probablement quelques jours ou quelques semaines plus tard, il la retrouverait dans les toilettes d'une galerie commerciale quelconque et la sauterait avant de la laisser poursuivre sa misérable vie. Au fond, Vincent n'éprouvait que du mépris. Mépris pour ces femmes, mépris pour lui-même. Il se trouvait pathétique. Il ne croyait plus aux vertus du couple. Ils faisaient tous semblant, les gens, dehors, et il se demandait vraiment comment Anna pouvait être aussi naïve.

Vincent ne connaissait pas Anna. Il croyait la connaître. La femme qu'il aimait ne possédait que quelques points communs avec la véritable Anna. Il aimait une chimère. Il aimait une vision, un phantasme.

Le phantasme de la femme stupide qui reste avachie sur son canapé en regardant l'heure toutes les dix minutes, se demandant à voix haute où son cher mari peut bien être passé, qui ne se doute pas une seconde que l'homme qu'elle considère comme le potentiel futur père de ses enfants est en train de se faire sucer par une petite pute, qui s'inquiète, qui espère, et qui se sent revivre une fois l'amour de sa vie rentré à la maison les couilles vides.

Les hommes qui trompent éhontément leurs femmes depuis X temps sont persuadés qu'elles ne soupçonnent rien et qu'ils ne se feront jamais prendre. Ils n'imaginent pas non plus que celles qui partagent leurs lits pourraient très bien adopter le même comportement que toutes les femmes mariées qui pullulent sur internet, et qu'elles couchent peut-être avec le premier venu quand ils ont le dos tourné.

Anna n'appartenait pas à cette catégorie. Elle faisait partie

des derniers romantiques, fidèles et attentionnées. L'idée de tromper Vincent ne lui serait jamais venu à l'esprit. Elle l'aimait.

Mais Anna était loin d'être stupide. Un parfum, un imperceptible changement d'attitude lui avait immédiatement mis la puce à l'oreille. Elle savait. Elle ne pouvait pas le prouver, bien sûr, mais elle savait.

Elle espérait malgré tout que cela finirait par passer, d'une façon ou d'une autre ; elle avait même espéré que Vincent lui parlerait, qu'il avouerait ses aventures et qu'il la quitterait, comme un homme. Qu'il admettrait publiquement ses démons.

Puis, elle comprit que cela n'arriverait jamais et décida de passer à l'action.

Elle ne savait pas vraiment quelle stratégie adopter et se disait que Vincent ne valait pas la peine qu'elle se décarcasse. Sans réfléchir, elle se promena sur le net et visita plusieurs sites qui permettaient de trouver des partenaires. Au début, elle se contenta de regarder très rapidement les photos des hommes inscrits, cherchant à trouver son mari et curieuse de lire l'annonce qu'il avait postée pour attirer des traînées dans son lit. Elle n'avait pas soupçonné que cela finirait par l'exciter. Voir les visages de tous ces amants potentiels, tous ces hommes disponibles... Elle s'était attendu à tomber sur une pléthore de beaufs gras du bide et à moitié mongoliens, des exemplaires pas trop gâtés par la vie qui ne pouvaient espérer trouver une maîtresse quand l'abordant virtuellement, des types avec un orthographe déplorable et postant des annonces bien salaces... il y en avait bien sûr, mais dans des proportions minimales... Anna fut surprise de découvrir des photos d'hommes charmants, propres, cultivés, qui cherchaient à faire des rencontres, et au bout de quelques heures de visites impromptues ça commençait à lui faire tout chaud dans le ventre.

Elle se demandait si elle ne devait pas suivre l'exemple de son mari infidèle, entamer une nouvelle vie, s'envoyer en l'air avec des inconnus tout en restant en couple avec Vincent. Parce qu'elle aimait Vincent. Elle était bien avec lui. Elle aimait sa conversation, son humour, sa passion pour les chevaux de course. Vivre au quotidien en sa compagnie était un réel bonheur. Bien sûr, ils avaient des problèmes, ils s'engueulaient, mais pouvait-elle vraiment trouver mieux ?

Ça se chamboulait dans sa tête. Elle ne savait plus quoi penser. Elle cherchait désespérément une solution quand elle entendit la porte d'entrée claquer. Vincent était là. Il ne se doutait de rien. C'était le moment ou jamais. Ça ne pouvait plus continuer. Car Anna ne se voyait pas vivre ainsi, dans le mensonge.

Prenant une grande inspiration, elle partit à la rencontre de son mari. Vincent n'avait pas encore retiré ses chaussures qu'elle passa à l'offensive.

– Je sais.

Silence. Vincent avala sa salive, fit quelques pas maladroits vers elle, posa une main sur son épaule.

– Ne me touche pas.

Il baissa les yeux. Il avait déjà avoué. Anna le toisait avec mépris. Elle n'éprouvait aucune colère, elle le prenait pour un mollusque. Et dire que ça jouait au bonhomme, la blague ! Vincent traversa le salon jusqu'à la cuisine où il se servit une bière. Après avoir bu quelques gorgées, il trouva le courage de regarder sa femme droit dans les yeux.

– Tu n'as rien à me dire ? lança Anna en croisant les bras.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, c'est tout.

Elle éclata de rire puis posa ses mains sur l'évier. En exagérant bien ses mouvements, elle cambra ses hanches de façon ostentatoire, et Vincent ne put s'empêcher de la trouver

excitante.

– Comment trouves-tu mon cul ?

– Quoi ? Pourquoi tu me poses ce genre de questions ?

– Parce qu'il ne doit pas être si bon que ça, expliqua Anna en reprenant une posture normale, puisque monsieur ressent le besoin de dégouter des poufs' sur internet. Tu as la chance d'avoir une femme superbe à la maison, une femme qui adore le sexe et qui t'en donne dès que tu demandes et malgré ça, tu me trompes à tout va !

– Tu délires, jamais je ne ferais ça.

– Ne me prends pas pour une conne, hurla Anna en s'approchant de son mari. Regarde-moi droit dans les yeux et dis-moi la vérité. Je t'écoute. Tu me dois bien ça alors ne te défile pas.

Elle avait raison, songea Vincent, mais il ne pouvait pas lui dévoiler son véritable visage. Il éprouvait déjà de terribles difficultés à s'avouer la vérité à lui-même. C'est vrai qu'il se sentait bien avec sa femme, qu'elle le satisfaisait au niveau sexuel et qu'elle était incroyablement bien foutue. C'est vrai qu'il avait de la chance, beaucoup de chance même. Il en avait conscience. Ses amis le lui rappelaient constamment. Tous les hommes qui croisaient Anna le lui rappelaient constamment. Il se rendait bien compte de la manière dont les types la regardaient dehors, il savait qu'elle possédait un charme fou. Mais ça ne changeait rien à la nature profonde de Vincent. Il ne pouvait pas s'empêcher de mater tous les culs qui passaient devant lui, et il ne pouvait pas se contenter d'une seule femme, mais si cette femme était la plus incroyable de l'univers.

Vincent ne disait rien. Il n'aimait pas les discussions frontales mais Anna ne l'entendait pas de cette façon.

– Je vois, murmura-t-elle avec douceur, tu comptes te murer dans le silence. C'est ton droit, après tout. Néanmoins je me

permets de t'informer que j'ai l'intention de m'inscrire sur les mêmes sites que toi. Moi aussi j'ai envie de mettre du piment dans ma vie. Je veux me faire baiser par d'autres types comme si j'étais célibataire.

– Arrête. Je n'aime pas t'entendre parler de cette façon.

– Tu n'es qu'un hypocrite. Tu refuses juste de prononcer la vérité à voix haute.

– Tu crois que je vais accepter que ma femme se fasse sauter par d'autres mecs ? Tu te fous de moi ?

– Et tu crois que je vais accepter que mon mari saute d'autres femmes ? Tu te fous de moi ?

– C'est pas pareil !

Vincent était fou de rage. Rien que le fait d'imaginer Anna en train de s'envoyer en l'air avec un autre le mettait dans une colère folle. Il ne pourrait pas supporter une telle situation.

– Dans ce cas, conclut Anna, je te quitte. Prends tes affaires et tire-toi.

– Mais... chérie...

– Trop tard, trancha-t-elle d'un ton froid. Je veux que tu saches que dès que tu seras parti, je partirais à la rencontre de partenaires. Après tout, tu es bien placé pour savoir que mon cul est irrésistible.

Il voulut lutter pour sauver les restes de son couple mais c'était trop tard. Anna était déjà loin. Elle avait repris du poil de la bête et s'apprêtait à entamer une nouvelle vie. Tandis que Vincent ramassait ses affaires, elle sentait une chaleur se propager dans son ventre. Elle pensait à tous ces hommes disponibles, elle avait vraiment envie de s'envoyer en l'air. Et plus rien ne l'en empêcherait, dorénavant. Elle pourrait profiter de la vie sans rendre de compte à personne.

-Mahrk Gotié-

Sidi Bachir

A l'époque de la première guerre du Golfe, tous les arabes se sentaient investis de la fierté débile d'avoir eu leur revanche sur tous les juifs.

Saddam, non content d'avoir envahi le Koweït pour piquer tout le pétrole qu'il pouvait et mettre tout l'occident à genoux, s'était dit que s'il bombardait les juifs avec ses missiles, il donnerait un caractère religieux, presque sacré, à son holdup- up et s'attirerait, ainsi, la sympathie de tous les autres peuples arabes dans une affaire qui n'était rien de plus qu'une brouille entre deux joueurs de billes.

Saddam avait simplement oublié que le Koweït n'était rien d'autre qu'un comptoir Américain.

Georges qui avait beaucoup plus de bigaros que Saddam, lui avait logiquement piqué toutes ses billes et au passage tout son pétrole. Le cambriolé était devenu le cambrioleur. Le peuple, lui, avait juste souffert une fois de plus, et que ce soit avec Saddam ou Georges, il n'avait jamais vu la couleur d'une seule bille.

A cette époque, en Tunisie, les choses étaient assez simples. Si tu bossais dans le tourisme, la police, l'armée, l'administration, tu pouvais entre voir la possibilité de bouffer. Dans le cas contraire, fallait être sacrément débrouillard pour faire croire aux enfants que les steaks hachés qu'on servait avec les pâtes ne poussaient que deux fois par an sur un arbre assez rare.

Bon, il y avait le soleil, la plage, les gentils touristes et les méchants juifs. C'est ce qu'on leur avait fait croire aux pauvres. On leur rebattait les oreilles avec La Palestine. Les arabes pauvres, ils savaient même pas la situer sur la carte, La Palestine. Le juif était responsable de tous les malheurs des arabes pauvres.

Les riches arabes s'en foutaient pas mal des juifs. Ils faisaient même des affaires avec eux.

J'avais aux alentours de 16 ans, je crois, et j'aimais bien la terrasse du café des sports. Je regardais les voitures passer sur la grande avenue située à deux pas de la plage de Sousse. J'écoutais les conversations, et même si je ne parlais pas un seul mot d'arabe, je comprenais un peu près tout. Bizarre. Les vendeurs de jasmins se donnaient du mal pour choper tous les touristes qui s'aventuraient aux frontières de la médina. De temps à autre, des odeurs d'égouts venaient rompre ma quiétude dans cet enfer organisé comme un enfer, et dans lequel, je trouvais une paix infinie, malgré la poussière et le bruit, malgré le regard de tous ceux qui me dévisageaient pour me montrer qu'ils savaient que je n'étais qu'un parasite en sursis dans leur monde, et que de leur point de vu, je pouvais aller me faire voir ailleurs.

J'avais passé toute la nuit précédente à boire avec des marins dans divers cafés de la côte touristique. Et heureusement que ces marins étaient restés près de moi, quand un grand Tunisien qui devait peser dans les 110 kilos s'était approché en me menaçant avec sa canne de Billard à la main et s'était mis à hurler :

— Depuis que la France s'est engagée en Irak, j'ai envie de me faire tous les Français que je vois.

— Ah ouais ? J'avais répondu. Moi, c'est les grands connards qui sentent le couscous que j'aime pas.

On avait commencé à s'empoigner. J'avais eu le temps de saisir une canne de billard, moi aussi. Je m'étais, rapidement, dit que les 40 kilos qui nous séparaient, à l'époque, seraient compensés par ce vulgaire morceau de bois frontière ridicule entre ma vie et ma mort probable. On était là, comme deux cons, à moitié saouls, à se tenir le col. Lui avec sa canne en l'air, moi avec la mienne, et aucun de nous deux n'osant s'en servir. Son

monde plein de privations et de rancœur, se fracassait contre le mien dans lequel tout était possible, même ses rêves les plus inavoués. Comme toujours, dans ces situations, il y a eu beaucoup de bruit. Les arabes en général sont toujours très bruyants, et il faut bien le dire pas très discret. En tout cas, heureusement que les copains étaient là, sans quoi, la canne de ce grand enfoiré serait encore en train de faire des bandes avec mes amygdales.

Monsieur Bachir qui était le père d'une de mes tantes, avait eu vent de mes aventures nocturnes qui devenaient de plus en plus coutumières. Chaque fois que je déconnais, Monsieur Bachir venait me parler. Il ne me faisait jamais ouvertement la morale. Il me parlait simplement de lui. Aux dires des autres, j'étais probablement au courant de certains détails de sa vie, dont lui seul connaissait le secret. D'après ma tante, on était plus intimes qu'il ne l'était avec sa propre femme. Ses mots avaient la vertu de me soulager d'une révolte qui me dévorait comme une maladie incurable. Ma colère, c'était mon cancer. Et lui, il visait toujours juste avec ses mots, et par-dessus tout, il ne me posait, jamais, aucune question.

— J'ai entendu parler de toi, me dit-il, le corps avancé et appuyé sur sa canne. Il me regardait d'en bas, assis sur sa chaise, la tête bien levée dans ma direction.

Monsieur Bachir me fixait de son mètre soixante avec son regard d'un bleu magnifique qui aurait transpercé la tête de n'importe qui. C'est bien simple, quand il vous regardait, c'était comme si Dieu, lui-même, vous faisait la grâce de s'attarder sur vous.

Il était 22 heures. Je m'apprêtais à passer la même soirée que les précédentes. Alcool, cigarettes, conversations décousues, filles peut-être, bagarres sans doute, l'alcool vous savez ce que c'est...

La nuit était tombée comme une enclume sur le soleil écrasant qui s'était gentiment laissé vaincre par la lune. Même le soleil n'en pouvait plus de cette chaleur. On était assis, Monsieur Bachir et moi à la terrasse du café des sports. On buvait notre café sans rien dire. On regardait passé la vie des autres, persuadé qu'on était, de vivre pleinement la nôtre. On avait sans doute raison.

— Comme je te l'ai dit tout à l'heure. J'ai entendu parler de toi.

— Ah, j'ai répondu.

— Tu me fais penser à un copain que j'avais pendant la guerre.

— Vous avez connu les nazis ?

— J'ai connu les nazis et les Français.

— Vous parlez des Français comme s'ils avaient été eux aussi comme les nazis.

— Mais c'est bien ce qu'ils étaient pour nous à l'époque. N'oublie pas qu'on était colonisé. La Tunisie était un simple département de la France. Si les Français et les pieds noirs s'étaient bien comportés, aucun Tunisien n'aurait voulu l'indépendance.

— Vous aviez quel âge quand la guerre à commencé ?

— J'avais le tiens. Et j'étais comme toi.

— Comment ça ?

— Ah ! Ah ! Ah ! Mais en colère.

Monsieur Bachir a presque collé son visage au mien et m'a attrapé l'âme avec ses yeux bleus magnifiques :

— Tu vas me faire croire que tu ne sais pas comment tu es à l'intérieur ? Même l'orange sait ce qu'il se cache sous sa peau. Tu es moins intelligent qu'une orange ?

— Vous savez bien que non.

— Ah ! Ah ! Ah ! Voilà la réponse de quelqu'un qui est plus intelligent qu'une orange.

Monsieur Bachir a levé la main et a commandé discrètement deux verres de gniolle dans des gobelets. Le serveur avait l'habitude et il n'était pas le seul. A cette heure de la nuit, il y avait des gobelets sur presque toutes les tables. Même si la Tunisie était un pays dans lequel on n'était pas censé trouver du liquide pour pouvoir picoler, il faut bien dire que dans ce bas monde, tant qu'on pouvait payer, on pouvait s'offrir tout ce qu'on voulait : de la gnole, des hommes, des passes droits sur la religion et parfois Dieu en bouteille.

Le serveur a apporté les gobelets. J'ai trinqué avec Monsieur Bachir. L'eau de vie de figue se buvait comme du petit lait.

— Quand ils nous ont appelés pour partir faire la guerre, j'avais ton âge.

— Mais vous n'étiez même pas majeur.

— Eh ! Eh ! C'était la guerre et puis on se posait moins de questions avec les petits Tunisiens. On était colonisé. On n'était pas considérés comme des chevaux de courses. Nous, on était des chevaux d'écuries.

— Comment ça s'est passé. Vous n'étiez pas militaire. Les armes, le combat...

— Ils nous ont entraînés pendant 1 mois. Il faut un mois pour apprendre à tuer un homme.

— Et après ?

— Après....

Monsieur Bachir a regardé ses chaussures quelques secondes et a redressé la tête subitement.

— Après, ils nous ont jeté dans la forêt comme la viande pour les chiens.

— Je...

— Je n'avais jamais vu de forêt de ma vie, tu m'entends, jamais. J'étais pêcheur. La seule chose que je connaissais, c'était la mer et les filets de poissons.

— Qu'est ce qui s'est passé ?

— On s'est fait prendre par les Allemands.

— Ah ! Bon, mais comment ?

— Quand on voyait passer les avions nazis, les commandants Français nous disaient qu'il ne fallait pas tirer, que c'étaient des espions Français qui étaient cachés dans ces avions.

— Et alors ?

— Il y avait bien des espions, mais c'étaient les nazis les espions. Les espions étaient déguisés en commandants Français et ils nous donnaient des ordres.

— Quand on s'est fait prendre. J'ai vu les commandants Français fairent le salut nazi aux Allemands. Mon copain Saïd, je me souviens, il a toujours trouvé bizarre qu'on ne tire pas sur les avions nazis. Il le disait souvent au commandant. Des fois, il s'engueulait avec le commandant. Il avait besoin de comprendre les ordres. Il aimait pas avancer comme un mouton. Tu as déjà vu les troupeaux de moutons chez nous ?

— Oui, bien sûr.

— Regarde bien la prochaine fois. Dans le troupeau, il y a toujours un mouton qui prend des coups de bâton. Il n'obéit pas bien. Il va à droite, à gauche, alors qu'il faut aller tout droit. Saïd était comme ce mouton.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Un commandant Français l'a tué, quand on était prisonnier. Saïd, l'avait presque démasqué. Le commandant a voulu se venger.

— Saïd était un héros.

— Les héros, c'est toujours les morts, tu m'entends. La mort, c'est la grande héroïne des guerres. Dans l'unité, on avait

tous des doutes sur le commandant. On était en colère, nous aussi, mais on voulait revoir la mer et nos familles. Alors, on est resté patients. Saïd, il ne pensait qu'à sa colère... Sa colère, c'était sa femme, sa sœur, sa mère. Il est mort à genoux, une balle dans la tête, devant tout le monde. Le commandant Français, il était très en colère contre lui, mais il a été plus patient.

— Vous savez ce qu'il est devenu le commandant ?

— Non...Je n'ai jamais su.

Monsieur Bachir m'a ensuite expliqué qu'à la mort de son copain, sa patience avait eu des limites et qu'il avait réussi à s'évader en laissant sa trentaine de copains derrière lui. Il avait marché durant 3 jours et 3 nuits dans des bois et des forêts qu'il découvrait pour la première fois de sa vie. La faim, la soif, la peur du moindre bruit, la terreur de ses poursuivants, les loups, le froid. Et un jour, il découvrit une ferme au milieu des arbres, et surtout la fenêtre d'une cuisine ouverte, dans laquelle, une grande marmite fumante chauffait sur une cuisinière à bois. Monsieur Bachir s'était introduit sans trop se poser de questions dans la cuisine, et avait commencé à entamer ce qui ressemblait à une soupe, directement à la louche. Il se rappelait encore de l'odeur et du goût de cette soupe. Il se rappelait, aussi, qu'un paysan armé d'une carabine lui avait demandé de se retourner. Monsieur Bachir avait levé les mains et lui avait expliqué sa situation. Le paysan avait baissé sa carabine et l'avait dirigé dans une cache aménagée dans le sous-sol de sa grange.

« Il s'appelait Jean » qu'il me disait avec ses yeux magnifiques pleins de larmes.

Monsieur Bachir avait retrouvé une poupée dans la cache et un exemplaire de La Tora.

« Musulmans, Juifs, on était tous pareils avec les nazis. C'est comme ça qu'on devrait être. On a rien retenu ».

Un mois après, Jean l'aidait à rejoindre la frontière Espagnole, depuis laquelle, Monsieur Bachir réussit à rejoindre la Tunisie juste à la fin de la guerre.

Monsieur Bachir m'avoua qu'il avait aimé une femme à cette époque. Ça s'était passé à Paris, je crois. Il se rappelait encore son nom et son visage.

Il me raconta qu'il y a deux ans, un inconnu questionna la réception de tous les grands Hôtels de la côte de Sousse, concernant Monsieur Bachir. L'inconnu était Français. Monsieur Bachir qui, malgré, sa petite réputation dans la région, vivait d'une façon très discrète, passa pour mort aux yeux de l'ensemble des personnes questionnées. Ces dernières l'annoncèrent à l'inconnu qui laissa ses coordonnées, pris quelques jours de vacances pour profiter du soleil et de la plage et repartit en France.

— Qui c'était, je demandais à Monsieur Bachir.

— C'était mon fils.

On est resté une bonne partie de la nuit, Monsieur Bachir et moi à remplir nos gobelets avec quelques autres. A une certaine heure de la nuit, il n'y avait presque plus de voitures qui circulaient sur l'avenue qui mène à la plage. Pas de vendeurs de jasmin, plus de touristes, presque plus de vrais gens. On était tous des rêves qui s'effaceraient à la tombée du jour. Cette nuit a été calme comparée à quelques autres ; mais elle fût bien plus mémorable que la grande majorité d'entre elles.

Il n'y a aucune morale à cette histoire.

-Philippe AZAR-

Atelier Kabyle

Temzi d nnif

Imer a tezređ a yemma
Amek n-sēeday lweqt
Nek d Aeli mmis n dada
Eli d yiwen ubundi
Yesnulfa-d yiwen laēeb
S wayes netturar d issin
Ad iyi yawi yer tezgi
Ad yini kkes lqec-iw
mi degriy εeryan
Ad-iyi sgen di leħcic
Ad yuḡal fell-i
Aken ur d-iyi tteqraħ ussemid

Syin s ššut-s ħnin
ad yini lli idaren-im
yessudun-iyi ger tmeššadin
Nek ttkikidey ttadšay....
twalad mi meniḡ tektiwin-is ackitent ..

Syin ad yessufey yiwen uyersiw ur zriḡ ansi d-yekka
Icuba awtul ma d ilal
yerna ur yesēi idaren
Yettak iyi-t laēbey yess .
lukan a tezređ amek leggay!!
Niy-as am tid yeziken

Yeṭṭef awtul yegrit deg uxmuḡ nni ?.,
anda ken iyi tennid yeffer nnif ħader fell- as .
Yerna yufat-id weħdes !!
Ma d-awtul nni tikwal izzaēef
ikecem iteffey, yettazal di tēebuṭ-iw

Ula d Aeli ur yezmir at yethedden
Almi it-yesaeya d-ayen .
Ma d nek arriy-tt i teḍsa
mi twalay amek yuḡal
Kra n lweqt kan
Awtul ni yefyed yettru
Ma d Aeli yettergigi.
Ijemait yer umkan -is
Dya nuḡal-d yer wexxam

A3li d afeḡcuc
Yessen aḡas n laebat
Azekka tameddit di tala
Ad iyi seḡfedh amek amecḡey awtul
Am ttemley ma d-uyaley

Atan ayemma amek seedayey
ussan d Aeli
Twalaḡ amek teeqley
Ttarwalay i-tlufa
Selleḡ d-acu iyi d teqared
Ur hedrey ara d warrac
alla i Eli mmis n dada

-Thamila-

Les auteurs présentés dans ce Treizième numéro de

LES CORROSIFS:

➤ **Chronique**

-Raskolnikove

➤ **La sonde**

-Laure Eynard

➤ **Poésie**

-Y Solda

-Alexandra Bouge

-Yves Verly

-Christophe Bregaint

-Perrin Langda

-Sim Frozen

➤ **Nouvelles**

-A Yahia Messaoud

-Sandrine LM

-Odkali

-Khaled Haddad

-Mahrk Gotié

-Philippe Azar

➤ **Atelier Kabyle**

-Thamila

➤ Ahmed YM (photo de
couverture)

www.lescorrosifs.1s.fr

Decapage2014@gmail.com

ISBN 978-1-291-86682-7



9 781291 866827